

Pourquoi Debord ?

par Ivan Maffezzini

Intense, intéressée à ce que tu fais comme à ce qu'elle fait, le regard comme une caresse, soyeux ; douce, sensuelle, débordante de gentillesse ; scintillante, la répartie, sans être méchante. De bonne humeur, même quand elle devrait ne pas l'être : un vrai bijou. Je lui dis qu'on prépare un numéro spécial de *Conjonctures* sur Guy Debord.

- Pourquoi Debord ?
- Pourquoi ?
- Oui, pourquoi ?
- Parce que... parce que quelqu'un, je ne me rappelle plus qui, nous a demandé pourquoi on ne faisait pas un numéro sur les situationnistes. Oui, je crois que c'est ça.
- Ah, bon ! Si je te disais : « pourquoi ne faites-vous pas un numéro sur Michael Douglas ou sur Madonna ? » est-ce que vous le feriez ?
- Sans doute que non, même si je dois te confesser que c'est surtout la manière de parler qui nous intéresse, le ton... Pourquoi Debord ?
- Oui, pourquoi Debord ?
- Parce que...

Parce que la majorité de nos lecteurs ne le connaît pas. Et pourtant ils sont cultivés, pas trop de droite, curieux et à l'affût de tout ce qui bouge. Oui, ils ont vaguement entendu son nom et quelque chose à propos de la dérive et des rumeurs à pro-

pos d'un certain Lebovici. Pas plus. Les idées de Guy Debord ne sont jamais arrivées à leurs oreilles ni à celles de beaucoup de gens censés être intéressés par sa théorie du spectacle et par sa pratique d'intellectuel révolutionnaire. Donc, pourquoi ne pas en parler ?

Parce que les gens du spectacle, les intellectuels branchés à la télé et au cinéma le récupèrent pour se protéger le derrière des idées.

Parce qu'il ne craint pas de se vanter. Il ne se prend ni pour la queue de la poire ni pour la poire elle-même. Ce qui n'a rien d'exceptionnel, me direz-vous, surtout pour un homme qui fait son chemin sans trop se soucier des « qu'en dira-t-on ». C'est vrai, mais sa manière de le dire est remarquable. Non seulement parce qu'il n'a pas honte de l'affirmer et parce qu'il se vante, mais parce qu'il se vante en se fichant éperdument que sa façon de se vanter puisse irriter.

Parce que les « bons Anglais » de Bassora, entourés d'enfants souriants, sont plus dans le spectacle que les méchants G. I. américains avec leurs verres fumés et leur expression apeurée d'enfants qui voudraient faire peur.

Parce qu'il est direct, comme on peut l'être quand on n'a aucun besoin de faire trop de courbettes pour ménager les sous et la chair. Il connaît trop bien l'hypocrisie des intellectuels qui arpentent les lieux de la soi-disant culture pour aimer les nuances, filles de la crainte.

Parce qu'il écrit que ce siècle n'aime pas la générosité et la grandeur et qu'il ne s'agit pas de lui mais de son éditeur et de son ami Gérard Lebovici.

Parce que trop souvent on oublie que les livres font partie du spectacle comme la télé et le cinéma. Chose que les hommes de culture, les amateurs de la lecture acceptent difficilement. Et nos lecteurs ne seraient pas nos lecteurs s'ils n'avaient pas un

très fort penchant pour tout ce qui est imprimé. Mais le livre depuis qu'on ne lit plus à haute voix (on va tellement plus vite quand on ne prononce pas les mots ! on est plus concentré, on comprend mieux, on est plus productif et plus passif) est devenu un isoloir parfait. Moi et le livre, et... les autres. Les autres que je sens, je comprends (quand j'ai de la chance) via le spectacle que les livres me donnent du monde.

Parce que nous sommes d'accord sur le fond avec lui même si, souvent, nous n'aimons pas ses argumentations qui avancent un peu trop en ligne droite – à notre goût.

Parce que le spectacle le plus dangereux est celui qui passe inaperçu. Celui que nous nous jouons quotidiennement pour garder notre place à l'ombre du crépuscule du travail.

Parce que quand il casse les couilles, il les casse.

Parce que la guerre d'Irak n'est pas spectaculaire en raison des feux d'artifice des Américains ou de la télé au service de l'armée yankee. Si elle est spectaculaire, c'est plutôt en raison des journalistes qui, comme leur métier le leur dicte, vont chercher les morts pour nous rassurer. Pour nous dire que nous sommes loin de la violence impériale et que nous sommes du bon côté. Le bon côté étant celui de ceux qui, comme nous, ont une grande empathie pour les gens qu'on nous montre en train de souffrir sous l'arrogance de l'élite occidentale.

Parce que pour vivre il faut acheter, pour acheter il faut travailler et pour travailler il faut renoncer à vivre.

Parce que le spectacle est là depuis que la parole a rogné le domaine de l'action. Depuis que dire c'est faire. Depuis que faire c'est dire. Depuis que l'homme a mis au centre la parole qui force l'écoute passive et spectaculaire. Depuis que les hommes tendent vers une sensibilité qui s'efforce de dévier les poussées trop directes du désir des corps caverneux.

Parce que le spectacle que notre société nous présente ce n'est pas un spectacle beau à voir.

Parce qu'il est impossible de vivre sans un certain degré de spectacle. On a besoin de passivité, d'observer, de laisser faire ; on a besoin de retrait, d'écouter sans intervenir... On a besoin de laisser les autres prendre le contrôle, ainsi quand ce sera notre tour, ils seront passifs, ils observeront, ils nous laisseront faire, ils seront en retrait, ils écouteront sans intervenir...

Parce qu'il a le courage de ses colères.

Parce qu'il n'a pas de sens de l'humour. Et nous aimons les gens (très peu nombreux) qui ont un sens de l'humour et ceux qui en sont complètement dépourvus comme lui, comme Dante, comme Pound. Surtout parce que nous n'aimons pas ceux qui ont le sens de l'humour quand cela fait leur affaire et ne l'ont pas quand leurs affaires vont mal.

Parce que personne ne s'insurge contre l'horreur des guichets automatiques qui, à tous les coins de rue, pissent l'argent dans les poches de ceux qui en ont.

Parce qu'il donne l'illusion qu'on peut changer le monde. En mieux. Selon des idées qu'on s'est faites dans les livres. Dans la culture. Ce qui ne devrait pas être trop dans l'orthodoxie debordienne.

Parce que Le Monde peut titrer sans rougir : « Le marché en quête de stabilité ».

Parce qu'il nous donne des idées. Des idées sur comment être au centre du spectacle sans y participer. Sur comment vivre sa vie sans qu'elle nous bouffe tout espace de liberté.

Parce qu'on insiste trop sur son style classique qui, comme sa dialectique, est un à côté intéressant pour ceux qui s'intéressent aux à côtés.

Parce que ça risque d'aller mal en Occident aussi. Comme il prévoyait. Pour nous aussi. Dans nos maisons bien chauffées, dans nos cœurs ondoyants, dans nos écoles tranquilles, dans nos campagnes vides, dans nos voitures chaleureuses, dans nos bars sombres, dans nos parcs bruyants...

Parce qu'il n'aimait pas les artistes qui disaient n'importe quoi.

Parce qu'il a écrit « ne travaillez jamais » (en 1953 à la craie). Il est vrai qu'il aurait dû écrire « nous ne travaillerons jamais » pour ne pas ajouter ordre aux ordres, mais on peut lui pardonner ce péché de jeunesse.

Des motifs pour ne pas écrire

Je dois admettre qu'il y a également bien des motifs qui auraient pu nous convaincre de ne pas écrire sur Debord.

- Ah oui ? Lesquels ?
- Lesquels ?
- Oui, lesquels ?
- Je pourrais commencer par dire que le fait qu'il soit à la mode parmi les directeurs des chaînes de télévision, les journalistes qui s'intéressent aux médias, les gens bourrés d'amertume, les p'tis cons qui pensent avoir LA SOLUTION, les cléricaux de la pensée de gauche... parmi tous ces gens qui nous font chier, serait suffisant pour ne pas parler de lui.
- Pas très fort comme argument. Ce n'est pas parce qu'il y a des gens qui mettent

- Proust à toutes les sauces qu'on ne lit pas Proust.
- T'as sans doute raison, mais n'empêche... il y a des choses qui m'irritent...
 - Autour de Debord ?
 - Pas seulement, autour de Debord et dans Debord.
 - Comme...
 - Comme sa hargne envers le présent qui le transforme, malgré lui, en nostalgique. Nostalgie qui, trop souvent, dans ses épigones, se transforme en passéisme, en romantisme d'adolescents boutonneux, en velléités pseudo-révolutionnaires, en mépris pour tout ce qui n'est pas raide comme une pensée morte.
 - Ouais... je ne suis pas tout à fait convaincue que de tels motifs soient valables. Ils me semblent plutôt être une expression de tes états d'âme envers quelqu'un dont tu aurais aimé qu'il soit plus... plus je ne sais pas quoi.

Elle a sans doute raison. Voilà donc mes « parce-que-états d'âme ».

Parce qu'il y a des mecs qui se croient situationnistes du fait qu'ils passent leur temps à siroter du rouge.

Parce que de petits vieux cons qui jouent à la révolution se le sont approprié. Qui n'a pas rencontré dans sa vie des individus sans épaisseur, remplis de mots et acariâtres qui ont élu Guy Debord comme leur maître à pisser du vinaigre ?

Parce que psychogéographique est un mot très laid et que les villes n'ont jamais été de simples villes mais qu'elles ont toujours été des psychovilles.

Parce qu'il a signé dans sa jeunesse que « *les rapports humains doivent avoir la passion pour fondement, sinon la terreur* » et parce que sa raison n'a jamais été à l'arrière-plan.

Parce que la dérive est moins originale qu'il ne le pense. Et même si *Le Robert* écrit que dérive (*Mouvement incontrôlé et passif; fait d'être, de se laisser entraîner sans réagir*) est à la mode chez les intellectuels depuis 1970, on sait qu'elle a toujours été à la mode chez les intellectuels depuis qu'Ulysse a dérivé dans la Méditerranée.

Parce que cette année, c'est le dixième anniversaire de son suicide.

25 pour et 6 contre

Vingt cinq justifications pour un numéro sur Debord et six contre. Mais ce n'est pas pour cela qu'on fait le numéro. On aurait pu trouver des dizaines d'autres justifications contre. Au fond on fait un numéro sur Debord *Parce que la majorité de nos lecteurs ne le connaît pas* et parce que, n'étant ni des experts de Debord ni des militants situs, nous avons cru être dans la condition idéale pour donner envie de le lire.